

Monique Veillette
Fragment d'absolu

Jacques Duchesneau et Kristine Noël

Volume 7, numéro 3, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1181ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duchesneau, J. & Noël, K. (1991). Monique Veillette : *Fragment d'absolu*. *Espace Sculpture*, 7(3), 46–47.

Monique Veillette

Jacques Duchesneau
Kristine Noel

En octobre 1990, à la galerie dare-dare (Montréal), Monique Veillette présentait une série de trois pièces : une installation murale, une sculpture et des photos. Tous ces éléments participaient à la création d'une dynamique synergique polarisée autour de la thématique *Reboisement*.

Vu d'emblée, comme une masse grouillante et rétive, le premier élément est fabriqué d'une multitude de branchettes fixées à des articulations métalliques, installées au mur de façon ordonnée et systématique confrontant le spectateur à une émergence affective associée à une dynamique esthétique toute traversée de rigueur et de dénuement. L'installation composée de courbes séquentielles alternées amène l'oeil à basculer sur le rythme de la mécanique sérielle alors activée. Sur le mur opposé, une sculpture minimale et abstraite faite à partir d'un tronc d'arbre et de métal rappelle

étrangement une forme animale. Juste à l'écart, un récipient contenant de l'eau évoque une altérité rompue. Un mot nous appelle au sens : soif. À la suite des strates tridimensionnelles se greffent quatre photos de branches uniques extraites de l'installation murale. Ces photos entraînent le spectateur dans un exercice de sémantique relevant de l'attitude d'une civilisation face à la mort, au néant ou à l'absolu. Elles sont annotées par l'artiste de mots clefs des fonctions de la vie : enfanter, respirer, penser, créer.

Les éléments ainsi décrits s'inscrivent comme axe polaire d'une synergie cognitive jouant sens et signes en une réverbération affective de l'installation et de sa substance. Ce cri intérieur d'une conscience blessée cherche à trouver la plus petite parcelle de vie à travers ce labyrinthe de reconstitution fictive et mécanique d'une anti-forêt propulsée comme dernier propos d'un monde qui *s'agonise*. Le paysage évoqué se pose alors comme résurgence archétypale des interrogations profondes de l'artiste vis-à-vis de la mort et des ramifications que porte celle-ci à l'intérieur de la vie. Cette métaphore coulant d'un élément à un autre de l'installation devient lieu tangible de réflexion sur la thématique et le contresens qui la véhicule. Le spectateur est ainsi confronté en son affect face à cette matrice perceptuelle qu'est l'installation dans son moment d'inertie, cet espace de creux dynamique qui lentement abandonne la vision séculière pour une élévation vers le sacré et l'absolu.

Tel se situe le cheminement sensoriel, le vu, le non vu du spectateur abordant l'exposition, rien n'est défini, le premier mouvement marque une contradiction. Ici, le reboisement n'est pas un programme orienté de sylviculture mais une plaque intrusive de bois mort, putrescible et sec, un bois créateur d'artefact et évocateur d'une mort prête à être supplantée par une deuxième mort. Par le positionnement des chaînes analogiques, une installation sautant de mort en mort qui glisse à travers une réflexion idéelle. Cette masse cinétique d'une audace sensorielle forme à partir de morphologies antagonistes, le bois et le métal, une sculpture murale prélude à la création d'une stase harmonique et sensible. Au-delà de cette sensibilité esthétique, la portée affective surgit comme un long écho réflexif, doublant la raison pure (organisation formelle) par une série interrogative : et si c'était plutôt un déboisement ce



Monique Veillette, *Reboisement*, 1990. Vue partielle de l'installation à la galerie dare-dare. Photo : M. Veillette.

fragment d'absolu

à quoi nous serions confrontés. Alors, cette suite cynique de négation virtuelle, plaquée sur des lapsus transcendés, évoque les strates innées d'une occultation qui, pour n'en être pas définitive, constitue bien le coeur de la démarche créatrice dans sa tentative de circonscrire le réel à partir du propos idéologique.

Une intervention minimale sur le règne des objets travaille comme poésie à l'accomplissement d'une force secrétée et innée. Les archétypes personnels surgissent par glissement sur la structure analogique posée en un momentum interrogatif prolongeant la réflexion sur la vie organique et l'essence de son être. La mise en évidence des pulsions fondamentales de l'anthrope contribue à l'éveil de cette lutte infatigable et de la densité nécessaire à la réduction de Thanatos comme principe moteur d'une société fonctionnant et déjà étrangère à elle-même.

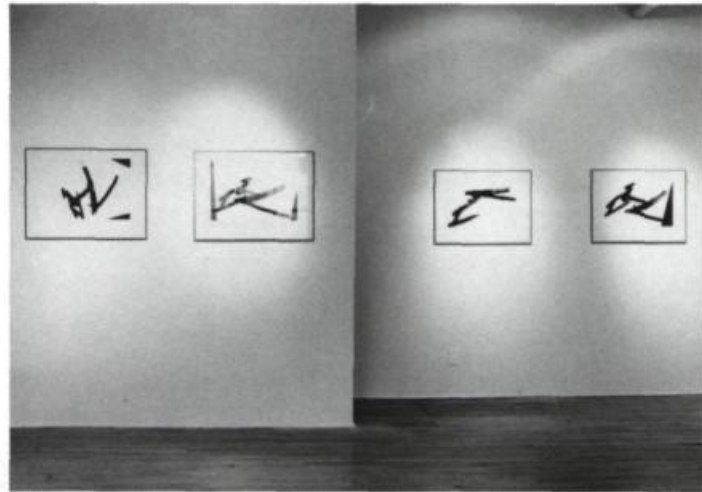
La réflexion alors s'enchaîne dans un temps fermé (temps social) où l'élément de base de l'installation murale devient prétexte à une exploration photographique, visant la création d'une trame archétypale personnelle à l'artiste, et prélude à l'élaboration d'un nouveau système sémiologique paraphrasant des états propres à la vie et à sa continuité. Cette troisième génération de l'utilisation du bois dans le but non-dit d'une archéologie du présent concourt à une recherche sémantique personnelle ou sociale dépassant la dynamique sémiologique, laquelle échappe et transcende vers un absolu. L'idéogramme que devient le moment photographique crée une borne retenant l'agencement, arrêtant le mouvement affectif, laissant entrevoir à travers la chute,

l'espoir de reprendre cette alarme, ce cri d'angoisse.

Une interrogation que laisse l'artiste à son double, le spectateur, créateur lui-même de son propre arc réflexif, lui évitant la bascule, le frôlement vers l'absurde, le glissement de la thèse vers le néant, autant de dérapages dangereux non évidents mais qui perlent dans la cascade des contradictions engendrées par la thématique.

Ce cri, cette clameur que pose la vie devant la vie confrontée à ce tissage mortuaire dans laquelle elle reste prisonnière : ying, yang, eros, thanatos se retrouvant en une danse macabre où la seule vérité consiste à l'instantanéité de la symbiose entre l'artiste, son oeuvre et le spectateur, le moment clé de la complémentarité et après... l'absolu. Le reboisement était plus qu'un thème, une espèce de prétexte à rencontre, une question de sens posée à un public conscient de la lutte que la vie crée en elle-même de manière théatique par-delà le clin d'oeil que laisse l'artiste.

Élargir notre champ perceptuel autour de cette germination polaire et le prochain moment absolu d'éclatement ou d'harmonie, la question reste et nous amène vers un non-lieu discursif d'où malheureusement sont exclus l'artiste et le philosophe. ♦



Monique Veillette, série de quatre photos : *Enfanter, Respirer, Penser, Créer*, faisant partie de l'installation *Reboisement*. Photo : M. Veillette.

Monique Veillette, *Soif*, 1990. Métal et bois. Sculpture faisant partie de l'installation *Reboisement*. Photo : M. Veillette.

